

me ressemblait ; leur père en était fier, ainsi que de moi, qu'il prétendait être la plus belle femme de la Louisiane. Il aimait à nous faire habiller magnifiquement et à nous promener en calèche découverte pour entendre les observations que les passants faisaient sur notre compte. Il me répétait à satiété les compliments qu'on nous adressait. Oh ! c'était une époque de bonheur ! J'étais la plus heureuse des femmes ; mais les mauvais jours arrivèrent.

Le père de mes enfants avait un cousin nommé Butler, qui était son ami intime. Il avait pour lui la plus haute estime ; mais dès que je le vis, j'ignore pourquoi, je le redoutai. Il débauchait Henri, qui ne rentrait souvent qu'entre deux ou trois heures du matin, et auquel je n'osais rien dire, car il était dans un tel état que j'en avais peur. Butler l'entraîna dans des maisons de jeu ; puis il lui présenta une autre femme, et je m'aperçus bientôt que j'étais délaissée. Henri ne me le disait pas, mais je le voyais. Il contracta des dettes de jeu, et comme elles l'empêchaient de se marier avantageusement, le misérable Butler offrit de l'en délivrer en m'achetant, mes enfants et moi.

Henri y consentit ! Il dit un jour qu'il avait affaire à la campagne, qu'il s'absentait pour quelques semaines ; il me parla avec plus d'affection qu'à l'ordinaire, me promit qu'il s'empresserait de revenir ; mais il ne m'abusa pas. Je comprenais toute l'étendue de mon malheur ; j'étais comme pétrifiée, incapable de parler, de verser une larme. Il m'embrassa et embrassa les enfants à plusieurs reprises et partit. Je le vis monter à cheval, et le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il eut disparu ; puis je tombai inanimée sur le parquet.

Butler vint prendre possession de moi, il me montra des papiers qui prouvaient qu'il m'avait achetée avec mes enfants. Je le maudis, et lui dis que je mourrais plutôt que de vivre avec lui.

— Comme vous voudrez, dit-il ; mais si vous n'êtes pas raisonnable, je vendrai les deux enfants, et vous ne les verrez jamais.

Il ajouta qu'il avait pensé à m'avoir dès le premier jour qu'il m'avait vue ; qu'il avait détourné Henri, et lui avait fait contracter des dettes afin de le décider à me vendre ; qu'il avait facilité ses relations avec une autre femme ; enfin qu'il ne se laisserait pas rebuter par des larmes et par des grimaces.

Je cédaï, car j'avais les mains liées. Toutes les fois que je lui résistais, il parlait de vendre mes enfants. Oh ! quelle existence ! être poursuivie par le souvenir d'un amour qui faisait mon malheur, et passer mes jours avec un homme que je haïssais ! J'avais aimé à faire la lecture à Henri, à chanter ou valser avec lui ; mais toute distraction m'était odieuse avec mon tyran et pourtant je craignais de lui refuser ce qu'il me demandait. Butler était dur et impérieux envers les enfants. Elisa était timide ; mais le petit Henri avait la hardiesse et la fierté de son père. Butler le trouvait toujours en faute, et je vivais dans des transes continuelles. J'essayai de rendre l'enfant respectueux, mais toutes mes remontrances furent inutiles. Enfin, Butler vendit les deux enfants ! Il me mena un jour à la promenade, et quand nous revînmes la maison était déserte. Il me dit qu'il les avait vendus, et me montra l'argent, le prix de leur sang !

Tout m'abandonnait ; je ne croyais plus au bien ; je maudissais Dieu et les hommes, et je crois que, pendant quelque temps, mon maître eut vraiment peur de moi. Il me dit que les enfants étaient vendus, mais qu'il dépendait de lui de me les rendre, et que si je me conduisais mal, ils en souffriraient. Je me soumis ; je me montrai plus calme ; mais un jour, en passant devant